

Henriette Fressonnet (2/06/1926) – Cabourg

Extraits du livre « Aux galets de mer » récits de vie de 1926 à 1949 par Henriette Fressonnet. Henriette habitait Cabourg, ses parents y tenaient un commerce « Les galets de mer » jusqu'en 1943, dans une des maisons les plus importantes du quartier. En 1944, la famille est installée dans la cidrerie « Roland Giret » que le père a construite.

En 1944, j'avais 18 ans. J'ai passé toute ma jeunesse à travailler. Il y avait certes des bals et des fêtes organisés où la plupart des jeunes filles rencontrèrent leur futur mari. Mon père m'interdisait de sortir. De toute façon le soir, je poursuivais mon travail administratif, je recousais les sacs de jute, je m'occupais de mon petit frère, etc.

J'ai eu pendant quelque temps une copine qui s'appelait Jeannine TIROT. Nos pères étaient amis. Quelquefois nous partions au cinéma à Dives-sur-mer. A cette époque, nous regardions principalement des films allemands. Je me souviens de la star allemande, très populaire à l'époque : Marika RÖKK.

Pendant l'occupation, nous ne pouvions pas nous baigner. Les plages et les abords étaient interdits, car les allemands construisaient de nombreux blockhaus. D'ailleurs il y en avait partout : dans le jardin du casino, dans les campagnes, dans les propriétés des villas... C'est ce que les allemands appelaient le mur de l'Atlantique. A l'approche du débarquement, le périmètre de sécurité fut renforcé et nos déplacements devinrent très limités.

A ma connaissance, je n'ai jamais su, si un des membres de ma famille faisait partie de la résistance. Peut-être, qu'un oncle ou même mon père ont participé en secrets à des actions de ce type, mais je n'en sais rien. Le siège de la Gestapo était installé à Cabourg.

Malheureusement des copains de Maurice (j'ai connu Maurice en 1948 seulement) furent fusillés. Ils avaient 16 et 18 ans. C'était deux jeunes frères : « LES WANDER ». Ils habitaient à 100 m de chez nous.

Ils fréquentaient parfois une ferme dans laquelle, le propriétaire avait accueilli et caché des parachutistes anglais, tombés dans les marais, lors du débarquement des alliés. Cet homme fut dénoncé et arrêté. Les jeunes frères qui se trouvaient à la ferme furent eux aussi arrêtés. C'est bien des années plus tard que l'on retrouvera leur corps dans un bois.

Nous avons un voisin monsieur PILATE qui travaillait comme chef de chantier pour l'entreprise allemande TODT (groupe de génie civil et militaire de l'Allemagne Nazie qui construisait des blockhaus en France). Profitant certainement de sa position privilégiée dans l'entreprise, il volait du ciment qu'il revendait ensuite, à moindre coût à ses amis. Cet homme avait un culot monstre ! Je le revois entrer dans le café et dire haut et fort : « allez les gars, c'est ma tournée j'ai de l'argent » et il sortait des liasses de billets qu'il jetait sur le comptoir. Il est passé au travers de tout, sans être dénoncé.

Le débarquement des alliés sur les côtes normandes eut lieu le 6 juin 1944. Nous évacuâmes un peu plus tard car la résistance allemande était tellement dure que les alliés n'avançaient pas.

En juillet les obus de la marine atteignirent Cabourg. Les Anglais faisaient sauter tous les ponts. Notre quartier commençait à être bombardé. Durant plusieurs jours, nous nous

sommes réfugiés au champ de courses où nous couchions avec plusieurs familles, dans les boxes, sous les tribunes. Le lieu était infesté de moustiques, car les champs environnants avaient été inondés par les Allemands. Les combats s'intensifiaient. Les autorités françaises et la kommandantur nous demandèrent de quitter la ville. Il ne restait que la défense passive (pompiers, Croix-Rouge...) C'est ainsi que nous entamions notre deuxième exode. J'avais 18 ans.

Nous avions de la famille en campagne, le lieu était assez reculé dans les terres à DRUVAL. Nous sommes donc partis sur les routes avec mon grand-père, sa femme, un copain de mon père et sa femme, son fils et sa belle mère et toute la famille Giret au complet. Contrairement au premier exode (en 39), nous n'avions pas de camion car l'essence était devenue une denrée rare. Notre seul moyen de locomotion se limitait à un cheval et une charrette, contenant les matelas et quelques affaires personnelles. Nos hôtes avaient une ferme avec des dépendances, une grange, une cave et un grenier à foin qui fut notre dortoir durant six semaines. Nous couchions à treize personnes sur les matelas. A l'extérieur nous avons installé une tente qui nous servait de lieu de réfectoire et d'abri nous protégeant ainsi du soleil, car l'été 44 fut très chaud. (...)

Aux alentours, les combats s'intensifiaient (à proximité de la poche de Falaise). Une nuit, entendant des grondements lointains, je me revois avec mon père et d'autres adultes, guidés par ces bruits assourdissants, traverser plusieurs champs puis nous installer, devant une butte de terre pour observer ce triste spectacle. De cet endroit, nous avons vu au loin, les effets d'une terrible bataille qui se déroulait devant nos yeux, tel u immense feu d'artifice qui dévastait tout. Je suis rentrée bouleversée par ce spectacle. Un matin, nous avons découvert, pas très loin de notre campement, des charrettes, des casques...

Contrairement au premier exode au cours duquel nous étions systématiquement mitraillés, sur les routes, par l'aviation allemande, le deuxième exode était différent. Le danger venait de partout à la fois des alliés et des Allemands. Nous ne pouvions guère nous déplacer. Cachés en permanence, nous subissions des bombardements qui venaient de tous les côtés sans qu'on puisse anticiper l'attaque.

Par ailleurs l'armée allemande en fuite compliquait nos déplacements. Une rencontre fortuite avec des soldats aurait pu nous être fatale. L'exode a duré deux mois. Cabourg fut libérée par l'armée belge. Nous aurions pu rentrer mais pour ne pas bloquer l'avancée des troupes anglaises, nous étions tenus de ne pas nous déplacer.

Et nous sommes revenus. Durant l'occupation, les Allemands avaient récupéré de nombreuses traverses de voie de chemin de fer pour s'en servir comme moyens de défense contre les alliés. Ils les avaient enterrées sur les plages et devant les ponts afin que les chars s'empalent dessus. On les appelait les asperges de Rommel.

Lorsque nous sommes rentrés chez nous, nous avons pu constater de nombreux dégâts dans notre quartier. Toutes les vitres des maisons étaient cassées. Notre maison avait connu très peu de dommages, seul le toit avait souffert. Au cours d'un bombardement, le pont avait sauté, et une des traverses avait volé pour atterrir et traverser le toit de notre maison, perforant le mur de séparation des deux chambres. Par chance, la cidrerie ne fut pas bombardée. Chaque famille était touchée, il a fallu reconstruire, et dans ces moments là, l'entraide s'est déclarée naturellement entre les gens du quartier.